

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

2034

ELLIOT ACKERMAN
AMIRAL JAMES STAVRIDIS

2034

Roman

Traduit de l'anglais
par Janique Jouin-de Laurens



VOIR DE PRÈS

Titre original : *2034*

© 2021 by Elliot Ackerman
and James Stavridis

All rights reserved including the right
of reproduction in whole
or in part in any form.

© 2022, Éditions Gallmeister
pour la traduction française.

© 2022, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-467-1

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

**Nulle folie parmi les bêtes ne saurait
surpasser la folie humaine.**

HERMAN MELVILLE

1

L'INCIDENT DU WÉN RUI

12 mars 2034 14 h 47 (GMT *+8)

Mer de Chine méridionale

Que le vaste océan puisse en un instant, d'un horizon à l'autre, devenir parfaitement calme, aussi tendu qu'une nappe sur une table, la surprenait toujours, même au bout de vingt-quatre ans. Elle imaginait que si on lâchait une aiguille au-dessus de l'eau, elle la transpercerait jusqu'au fond où elle reposerait sur sa pointe, sans que nul courant ne vienne la déranger. Combien de fois au cours de sa carrière s'était-elle trouvée là, sur la passerelle d'un navire, observant

* Greenwich Mean Time : temps moyen au méridien de Greenwich. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

ce miracle d'immobilité ? Mille fois ? Deux mille ? Récemment, pendant une insomnie, elle avait étudié son journal de bord et additionné tous les jours qu'elle avait passés en haute mer, sans aucune terre en vue. Le total approchait les neuf ans. Sa mémoire filait d'un bout à l'autre de ces longues années : ses services de quart lorsqu'elle était enseigne de vaisseau de deuxième classe sur les ponts en bois d'un dragueur de mines aux moteurs diesel bronchiques, cette parenthèse en milieu de carrière dans les forces spéciales de la marine fluviale, jusqu'à aujourd'hui avec, sous son commandement, ces trois destroyers fuselés de classe Arleigh Burke qui laissaient un sillage sud-sud-ouest, croisant à dix-huit nœuds sous un soleil impitoyable et indifférent.

Sa petite flottille se trouvait à douze miles nautiques au large du récif Mischief, dans les îles Spratleys, une zone depuis

longtemps disputée*, et effectuait ce qu'on nommait par euphémisme une « patrouille de liberté de navigation ». Elle détestait ce terme. Comme souvent dans l'armée, il était destiné à donner une apparence trompeuse à leur mission, qui n'était qu'une provocation pure et simple. Ces eaux étaient indéniablement des eaux internationales, tout au moins d'après les conventions établies par la loi maritime, mais la République populaire de Chine les revendiquait comme eaux territoriales. Imaginez que votre voisin ait légèrement déplacé sa clôture sur votre propriété et qu'en représailles vous laissiez volontairement d'énormes marques de pneus sur la pelouse dont il est si fier ; voilà à quoi revenait en termes de droit le fait de traverser le très contesté archipel Spratleys avec sa flottille. Et c'est ce que les Chinois faisaient maintenant depuis des décennies, déplacer la clôture, un peu plus loin, un peu

* Voir carte p. 645.

plus loin et encore un peu plus loin, jusqu'à revendiquer la totalité du Pacifique Sud.

Donc... il était temps de laisser des marques de pneus sur leur pelouse.

Peut-être devrait-on la baptiser ainsi, se dit-elle, un sourire légèrement narquois venant troubler l'expression soigneusement étudiée de son visage. Appelons ça « marques de pneus » plutôt que « patrouille de liberté de navigation ». Au moins, mes marins comprendraient ce qu'on fout là.

Elle jeta un coup d'œil en arrière, en direction de la plage arrière de son vaisseau amiral, le *John Paul Jones*. Ses deux autres destroyers, le *Carl Levin* et le *Chung-Hoon*, étaient déployés en ligne de bataille sur l'horizon étale. Elle était la commodore en charge de ces trois bâtiments de guerre, ainsi que de quatre autres, toujours dans leur port d'attache à San Diego. Elle était au sommet de sa carrière et, en regardant ses navires au loin, cherchant à les repérer dans le sillage de son vaisseau amiral,

elle ne pouvait s'empêcher de se voir là-bas, aussi distinctement que si elle se tenait sur la surface plane de cet océan parfaitement calme, apparaissant et disparaissant dans ses miroitements. Ce qu'elle était autrefois : la jeune enseignante de vaisseau Sarah Hunt. Et ce qu'elle était désormais : la plus âgée et plus sage capitaine Sarah Hunt, commodore de l'escadron de destroyers 21 – *Solomons Onward* *, leur devise depuis la Deuxième Guerre mondiale ; « les lions rampants », comme ils se surnommaient. Sur les ponts de ses sept bâtiments, on lui donnait affectueusement le sobriquet de « Reine Lionne ».

Elle resta là un moment, fixant pensivement le sillage du bateau, entrevoyant dans l'eau, par intermittence, ces images d'elle-même, puis les perdant à nouveau. La commission médicale l'avait informée de sa décision la veille, juste avant qu'elle

* « Salomons, en avant. »

ne ramène toutes les aussières et quitte la base navale de Yokosuka. L'enveloppe était fourrée dans sa poche. À la pensée de ce document, elle ressentit une douleur à la jambe gauche, à l'endroit où l'os s'était mal ressoudé, suivie de fourmillements soudains mais prévisibles qui commençaient à la base de sa colonne vertébrale. L'ancienne blessure l'avait finalement rattrapée. La commission médicale avait fourni ses conclusions. Ce serait le dernier voyage de la Reine Lionne. Elle n'arrivait pas à y croire.

La lumière changea brusquement, presque imperceptiblement. Hunt observa une ombre oblongue parcourir le manteau lisse de la mer dont la surface était maintenant striée par la caresse du vent qui y formait des rides. Elle jeta un coup d'œil au ciel traversé par un unique et mince nuage. Puis il disparut, se dissipant en une fine brume, comme s'il n'était pas parvenu à se frayer un passage au-delà du soleil impla-

cable de cette fin d'hiver. L'eau redevint parfaitement calme.

Ses pensées furent interrompues par le claquement sourd de pas qui montaient, véloces et légers, l'échelle derrière elle. Hunt regarda sa montre. La capitaine de frégate Jane Morris, qui commandait le navire, était, comme d'habitude, en retard.

12 mars 2034 10 h 51 (GMT +4 h 30)

Détroit d'Ormuz

Cette *chose-là*, le major Chris « Wedge » Mitchell l'avait rarement ressentie...

Son père l'avait ressentie un peu plus que lui, comme la fois où le FLIR de son F/A-18 Hornet l'avait lâché et qu'il avait largué avec précision deux bombes GBU-38 à proximité immédiate d'un peloton de soldats, à Ramadi, équipé seulement d'un GPS portable et d'une carte...

Pop, son grand-père, l'avait ressentie da-

vantage qu'eux deux lorsque, durant cinq jours épuisants, il avait largué mitraille et napalm sans rien d'autre qu'un viseur optique lors de passages à ras des arbres au moment de l'offensive du Têt, sulfatant à si basse altitude que les flammes avaient cloqué le fuselage de son A-4 Skyhawk...

C'était Pop-Pop, son arrière-grand-père, qui l'avait le plus ressentie, patrouillant dans le Pacifique Sud pour abattre les Zeros japonais au sein de la VMF-214, la célèbre escadrille *Black Sheep* menée par l'as des as du corps des marines, grand buveur et encore plus grand combattant, le major Gregory « Pappy » Boyington...

Cette insaisissable *chose* qui avait tenu en son pouvoir quatre générations de Mitchell était la sensation que l'on éprouvait en pilotant aux fesses, uniquement à l'instinct. (« Quand je volais avec Pappy et qu'on était en patrouille, il n'y avait pas toute cette technologie au top comme vous avez maintenant. Pas de calculateur de tir. Pas de

pilote automatique. Seulement tes compétences, tes commandes et ta bonne étoile. On dessinait le viseur au crayon gras sur la verrière et on était partis. Et quand tu volais avec Pappy, t'apprenais assez vite à surveiller l'horizon. Tu le scrutais attentivement, mais tu regardais aussi Pappy. Quand il balançait sa cigarette hors du cockpit et qu'il claquait sa verrière, tu savais qu'il passait aux choses sérieuses et que tu allais te frotter à une escadrille de Zeros. »)

La dernière fois que Wedge avait entendu son arrière-grand-père prononcer ce petit laïus, il avait six ans. La voix du pilote au regard acéré ne tremblotait qu'à peine bien qu'il eût plus de quatre-vingt-dix ans. Et, tandis que le soleil limpide se reflétait sur sa verrière, Wedge pouvait entendre ces mots aussi distinctement que si son arrière-grand-père avait été assis derrière lui. Sauf que le F-35E Lightning sur lequel il volait n'avait qu'un seul siège.

Ce n'était qu'un des nombreux reproches